

Etat. Civil: MARCELOT Robert, né le 5.3.1922 à VANZY (74) - (1)
Profession: instituteur depuis le 1.10.1942. (nomination aux
"Granges du Fayot") -

Mars: Stage Chantiers de la jeunesse du 1.11.42 au 3.7.43 =
Groupement 43 à ARTEMISE, affecté comme éclaireur skieur à la FERME GUICHARD
(HAUTEVILLE). La loi sur le STO, début 1943, obligeait tous les jeunes nés en 42 (classe 42) à aller travailler en Allemagne et c'est par trains entiers que les jeunes des
Chantiers de jeunesse étaient conduits à ces travaux obligatoires, sauf...: malades, évadés,
et même... "justes".

Jour ma part: mon mariage le 26 déc 1942 à OZONNEX
n'octroyait une permission de 3 jours par mois (aucune pour les célibataires): ma femme, institutrice,
était en poste à BLANZ (Hameau de St. Rambert).

En printemps 43: en mai, je vois, une jeune femme paroncalaise
et je suis envoyé en traitement à l'hôpital militaire de BELLET (annexe de l'hôpital civil).
Enfin bonne occasion pour moi car ma sœur cadette est mariée à Bellet avec un gendarme
PAUL MAUDAHIN et loge dans une caserne désaffectée.

de moment venu: le 3 juillet 43, je me surs un ordre de
mission du Médecin. Chef et me rends à la gare de VIRIEU, en tenue "militaire" pour
aller de St. RAMBERT. Deux gendarmes de VIRIEU sur le quai sont chargés d'arrêter les jeunes
des Chantiers qui s'évadent. L'un des deux est un ancien camarade de classe de
Bellegarde (COLLAUD, mort depuis). Il me reconnaît, me donne un formidable clin d'œil
complice et me fait signe de monter dans la train. Ma première épreuve de réfractaire
au STO et de "hors la loi" s'est donc très bien passée.

À Blanz, j'ai attendu les vacances scolaires et peu après le
14 juillet 43, toujours en tenue et avec un nouvel ordre de mission du médecin. chef de
Bellet (j'en avais subtilisé un deuxième en blanc), j'ai ma femme et moi nous nous sommes
embarqués pour la gare de Bellegarde. Précaution supplémentaire: j'avais fait en vélo:
SETSEL BELLEGARDE, car la gare de Bellegarde était contrôlée par la police allemande.
(mon père était venu à ma rencontre pour me prévenir).

Les parents habitaient COLLONGES FORT VECLOUSE et mon père, par
ses amis m'avait trouvé du travail. Mon patron: Louis CHAMBAZ, de SERGY, cooptait les
sapins sous le MONTAND pour le compte des propriétaires de l'ALPAGE le CROZAT (le
syndicat agricole de DARDAGNY: canton de GENÈVE). Avec une fausse carte d'identité,
je m'appelais MONNET Georges, je n'avais que 17 ans et pouvais circuler librement.
J'étais donc bûcheron, assermo et logé au chalet du CROZAT, commune de MISOUX.
Tout se passa bien jusqu'à l'automne où il a fallu quitter la montagne où je me
sentais pourtant en sécurité.

À la rentrée scolaire d'octobre 1943, ma femme obtint le poste d'institutrice à CHALLES. Le mari d'une collègue était garde forestier (Monsieur VILLE). Le dernier m'embaucha, avec la complicité de son inspecteur de Gex, bien que connaissant ma situation de réfractaire. Tout seul dans un petit bois entre Challes et Jongny, il me perfectionnai dans l'art de couper le taillis de chênes à la hache et à la scie. Selon janvier 44, l'inspecteur des eaux et forêts de Gex me fit obtenir ma carte d'identité officielle, une orange carte, ainsi qu'une carte de travail, ce qui me permit d'obtenir les cartes de ravitaillement (avec suppléments pour travailleurs de force). Je venais de passer six mois sans tickets d'alimentation et on ne peut pas s'imaginer aujourd'hui tout ce que cela supposait de privations à l'époque...

24 février 1944, naissance de notre premier enfant : Christiane.

24 mars 44, jour de son baptême : c'est l'état de siège dans le Pays de Gex.

Des actions nazies se développent.

À Challes, les Allemands arrêtent le garde champêtre : Monsieur CHAMPETZ.

Notif : son fils est au "maquis". Ils veulent le faire parler.

Une colonne de jeunes Allemands descend d'un camion et, au pas de course, va tout faire sauter dans la maison de Madame CHAMPETZ.

Le commandant allemand menace le Maire de CHALLES, Monsieur BOUZOU : « Si la moindre nouvelle action, je ferai brûler tout le village ».

Le Maire de CHALLES me fait connaître cette menace.

Le 12 avril au soir, ma femme accourt dans le bois : « Les Allemands te cherchent ! ».

En restant, je rencontre le secrétaire de mairie : « Les Allemands ne voulaient effrayer qu'un simple contrôle d'identité ! ».

Je me rends au poste de l'armée allemande : "La BADIANE".

Immédiatement, le planton me fouille, me prend ma carte d'identité et me fait coucher sur son canapé. Je suis arrêté.

Le lendemain matin, 13 avril, le peloton arrive et m'embarque. Ce sont des jeunes autrichiens qui l'occupent avec un sergent allemand. Il fait beau. Dans la cour de l'école maternelle de Bellegerde où l'on m'interroge, beaucoup de jeunes filles font bronzer.

« Vous êtes nés en 1922, donc vous deviez être en Allemagne. Pourquoi êtes-vous encore en France ? »

« Mais parce que, au moment des départs, j'avais des furaclos : voyez en les marques qui restent (et c'était encore visible)... »

« ... Nous savons que vous assistez à des réunions de résistance à Bellegerde. Je vous raconte la fable du Loup et de l'Agneau. »

« Nos amis vous surveillent. Nous savons tout... etc... etc... »

« Retournez dans la classe et à côté, avec vous revenez tout à l'heure... »

L'école maternelle de Bellignarde devient un camp de concentration. Tout le soir, il arrive des convois et des arrestés.

(3)

Le soir du 13, vers 16 h, départ dans un car, mitrailleuse à l'avant et à l'arrière. Arrêt à NANTUA, puis descente de CERNON de nuit.

Arrivée à L'ÉON vers minuit école de santé.

Le 14 1st le matin, internement à la prison MONTLUÇ, confiscation de tout et cellule 105 (1,80m x 2,20m). Nous y sommes cinq : un secrétaire de mairie de la FROCHE à qui les bougres avaient cassé deux côtes ; un chauffeur de camion du Jura : M. LÉSI je crois ; un réfugié lorrain habitant Lyon, qui tenait un bar il me semble ; un tueur lyonnais dont on se méfiait comme de la peste et moi-même. Seule ouverture à environ 2,50m de haut : un couloir, que j'atteignais facilement, qui ne permettait de voir au delà du mur d'enceinte mais gare aux coups de fusil des sentinelles qui tenaient sans sommation...

Beaucoup de pucier dans les paillasses. Mes compagnons de cellule me consolent en m'assurant qu'avant, ils étaient dévorés par les punaises. Une récente désinfection venait d'avoir raison de ces hôtes indésirables... Justement, la prison est en train d'être repeinte. Nous recevons chacun un seul papier hygiénique. Mes compagnons ont pu cacher à la fouille des gardiens : un petit bout de mine de crayon. J'écris l'adresse de la tante de mon épouse à L'ÉON et « Robert en bonne santé » et j'ajoute « ne parler de cela à personne ». Les peintres grattent la porte. Je plie le papier hygiénique et le glisse sous la porte de la cellule. Je sens qu'il tire le papier. Ça y est. Une dame s'est présentée chez votre tante et sard se faire connaître à nous la tante que je possède encore... Merci à ce peintre courageux qui est resté anonyme.

Le 23 avril 44, menottes aux mains deux par deux, de la gare de la PART-DIEU, je crois, nous sommes emmenés à COMPIÈGNE avec Long arrivés à la gare de BECY. Écrasés par remorques jusqu'à COMPIÈGNE avec traversée de PARIS désert un après-midi. COMPIÈGNE, camp de rassemblement pour envoyer en camps de concentration en Allemagne. De ce camp, j'ai souvenir du vent froid d'ouest, de la soupe infecte aux tranches de betteraves rouges, des pucier toujours et des poux tout nouveaux.

Le 12 mai, au matin, en colonne, nous sommes deux mille Français à traverser COMPIÈGNE, en direction de la gare. Les wagons de marchandises attendent : 8 chevaux 40 hommes. Un commandant de gros bras SS, matraque en main, cogne sans interruption sur tout ce qui est à portée et les déportés ~~se~~ prennent d'assaut les wagons pour ainsi se mettre à l'abri. On a écrit redonne ma matie et j'ai pu ainsi chronométrier. Arrivés à REIMS, durée cinq heures en solab. Un courageux cheminot a réussi à nous faire passer un rayon d'arrosage dans le wagon. Quel délice ! Et combien sommes-nous dans ce wagon ? Quand le silence s'obtient, on décide de se compter. Nous sommes trop serrés pour compter par déplacement. Chacun restera sur place et dira un nombre, ainsi nous

arrivons à 13h. Mais nous recommençons, car souvent le même nombre est prononcé (4 par plusieurs. Et nous trouvons cette fois 131. Mais c'est peut-être encore plus. Nous arrêtons. Nous ébrouons et apprécions quand le train roule pour l'air qui passe par les deux soupapes de chaque côté du wagon.

Nous attendons la nuit, car nous avons des barres de fer attachées d'une baraque au camp de COMPIÈGNE. Nous pourrions ainsi arracher les barbelés barrant les soupapes et sauter... Mais que se passe-t-il? Le train freine en pleine campagne, les coups de feu claquent, arrêt. Quatre évadés d'un autre wagon sont rassemblés et fusillés (sur 6 avons-nous appris à Buchenwald). Que sont devenus les deux autres? Mais le train est fouillé. Nous faisons passer nos barres de fer par les fentes du plancher. Finalement l'évasion.

Des quatre heures de l'après-midi du 14 mai 44, soit 54 heures de wagon, nous arrivons à la gare spéciale du camp de Buchenwald.

- Zu fünf! (par cinq)! Cela devient le commandement le plus cocard. Nous sautons du wagon: l'air frais nous secoue, la soif nous étouffe, les cris, les coups nous assaillent.

Devant nous, un compagnon brun, de grande taille, maire d'une commune du Jura ne se range pas assez vite: un coup de fusil l'abat à bout portant. Son fils à côté se précipite vers le SS. Deuxième coup de fusil: deuxième mort. Les chiens sont lâchés et chargent. Mon blason de cuir (de l'uniforme des chantiers de la jeunesse) me sauve d'un coup de dent au bras --

Nous entrons au camp de Buchenwald. Nos camarades anciens du camp ont disposé des baquets d'eau de chaque côté de l'allée. Les premiers arrivés boivent de l'eau pure et se lavent dedans. Les derniers boivent de l'eau noire comme du mazout --

Nous logeons dans quatre tentes après avoir été dépouillés de tout: un pantalon, une veste, une chemise, un caleçon long, une paire de "claquettes" de bois, un cabot, tout y est: tout ce qui est textile est rayé bleu et gris. Nous sommes tous des bagnards, notre vie est suspendue à un fil: il faudra lutter, pour soi, pour les autres, pour les plus faibles, contre les brutalités, la proximité du froid (il neige vers le 20 mai 44), la boue, le travail: on transporte des pierres à dos d'homme depuis la carrière voisine pour empierrer le camp spécial où nous nous trouvons. Nous longeons une caserne de SS dont certains sont Français et crient: «Faites les tous crever!». Un mot de Cambronne unanime jaillit de 2000 poitrines en écho.

Le 5 juin après-midi, appel par numéro. Le mien : 51860 est appelé (en allemand). Nous sommes 300 Français 300 Russes 300 Polonais qui quittons Buchenwald le 6 juin 1944 en direction d'ELBRICH à environ 80 km au nord, où nous arrivons après-midi sous une pluie battante. Nous savions déjà la grande nouvelle du jour. Tout trempés mais heureux nous logeons dans le théâtre de la petite ville et apprécions le grand luxe c'est à dire : une pailleuse par déporté. (Dans certains camps : 2 et d'autres 3 par pailleuse !).

Vers le 20 juillet, j'ai été transféré dans un commando au Sud d'Elbrich à GÜNZERODE. Là, jusqu'au 5 août 1945, nous avons travaillé à la construction d'une nouvelle voie ferrée partant de NORDHAUSEN pour se diriger à l'ouest (j'étais encore jusqu'ici). Nous étions toujours dans ce petit commando 300 Français 300 Polonais 300 Russes auxquels sont venus s'ajouter fin janvier 45 : 300 Juifs d'Europe Centrale, rescapés de l'évacuation du camp d'ANSWITZ (1 survivant sur 10). C'est à partir de février 45 que le nombre des morts augmenta (dysenterie, typhus, famine, coups etc...). Je laisse les détails tout horribles de la vie dans le camp et au travail pour insister sur les conditions de la libération de ce commando de GÜNZERODE.

Premier août 1945 : une heure de bombardement américain sur NORDHAUSEN vers 10 h du matin. Environ 30 bombardiers (à 8 km à vol d'oiseau depuis notre chantier). La petite ville brûle pendant 3 jours : on voit clair la nuit au camp. On reste sans travailler les 2, 3 et 4 août. Est-ce la fin, la libération proche ? Les Américains prendraient-ils le camp en tenaille et serons-nous libérés par reddition de nos gardiens ?

Le 5 août au matin, ordre de rejoindre la gare d'ELBRICH à pied. Nous arrivons au-dessus d'Elbrich qui est dans une vallée - des sirènes hurlent. Nous sommes maintenus dans un sous-bois. L'alerte se termine. Nous montons dans les wagons : je choisis un wagon ouvert, sans toit, on ne sait jamais. De nouveau, nous sommes 130 par wagon mais avec cette fois de l'air pour respirer et même de l'eau à boire car il a plu un jour. Nous roulons en direction générale vers le nord. Souvent, nous traversons des gares au moment des alertes avec le hurlement des sirènes.

Invariablement, sitôt le village ou la ville traversés, le train (6
s'arrête en rase campagne, nos gardiens à cent mètres de part et d'autre
de la voie, ^{à l'alerte terminée,} comme si nous étions offerts en sacrifice aux aviateurs alliés.
Puis, le train repart et nous sommes -

Soudain, des cris dans le wagon : « je suis touché ». A un mètre de moi,
un compagnon a reçu une balle de mitrailleuse à l'épaule. Qui a tiré ?
Ce sont deux avions de chasse à double fuselage : ils ont intercepté le train
dans une vallée à découvert, tirant d'abord en long puis dans un
ballot macabre en travers tirant au canon cette fois contre la locomotive
qui, touchée, s'arrête. Et les avions continuent à la mitrailleuse.
Nous, gardiens et gardes ont sauté du train et s'éloignent de la voie pour
chercher un abri. A 1500 m après plusieurs terrasses, c'est la forêt, donc
la liberté. Sur les terrasses sont cultivées des fèves en train de lever.
Tout en courant, j'arrache et je mange les fèves germées et je m'approche
du haut de la vallée.

Mais les avions ont cessé le combat et maintenant ce sont les
gardiens qui tirent sur le troupeau pour l'obliger à retourner au train.
Je continue dans la direction initiale. Les balles sifflent : un camarade
d'ONNAX : GARIGLIO me prévient : « Attention, le sergent SS tire sur
nous ! ». Je l'aperçois et je cours toujours mais cette fois en regardant
vers l'arrière. Chaque fois qu'il pose genou à terre, je m'aplatis et la
balle siffle au-dessus. Quand il se relève, moi aussi. Et je le distancie =
un fusil de guerre et des cartouches, c'est lourd à traîner. Victoire, j'arrive
au bois à cinquante mètres. Hélas, ce bois est gardé par de vieux
rapetots : le Volksturm qui me tirent des coups de revolver et m'obligent
à redescendre au train, ce que font tous mes camarades sauf deux qui
ont réussi ce jour : André LENORHAND et un Breton.

Nous remontons à coups derosse dans le train. ^{Nouvelle locomotive et} nous arrivons en
gare d'ÖBISFELDE je crois - à nos stations jusqu'au 11 avril après midi.

Nous restons tout le temps sans manger sauf une seule ration de pommes de terre cuites à l'eau vers le 9 avril. Nous pouvions cependant boire de l'eau qu'on demandait aux sentinelles et ramasser un ou deux pissenlits chaque fois qu'on obtenait l'autorisation de descendre du wagon pour aller au W.C.

Le 11 avril après-midi, la voie étant coupée au nord, la colonne part à pied en direction de l'est. Il faisait hélas beau et chaud et après avoir traversé des forêts de résineux où la soif nous tenaillait, le soir nous fûmes paiqués (ma colonne seulement) dans un pré verdoyant entouré de barbelés. Sous à plat-ventre, nous avons brouté à même le sol de durs pissenlits, avant de s'allonger (chose refusée depuis le 5 avril) et de dormir profondément. Le 12 avril très tôt, vers 3h du matin, il était encore nuit : « En rang, venez manger ! »

Et nous repartons : nous abandonnons au bord de la route dans la fosse le commandant de gendarmerie de CLERMONT-FERRAND = FONFREDE mourant. Je fais semblant de marcher tout en restant sur place et je m'aperçois que les SS ne sont plus là, il ne reste que les vieux gardiens, anciens de la guerre de 14. Le dernier gardien passe : personne n'a remarqué FONFREDE. Il est sauté de la balle dans la nuque mais pas de la mort.

Peu après j'entraîne avec moi François FAVIN, ingénieur agronome et FRANÇOIS, monier mineur du NORD. Les trois nous nous cachons dans un immense silo à pommes de terre. Le jour se lève le 12 avril, nous sommes libres, mais encore sous la botte nazie.

Un ouvrier agricole polonais nous fournit des allumettes, une famille allemande nous ravitaille : café chaud et tartines et dans la nuit du 12 au 13 avril 45 (pas un usage), facile à marcher direction ouest avec main droite au nord, nous retrouvons la forêt et nous cachons dans un bois de sapins prêts à recommencer la nuit suivante. On entend la mitraille de tous côtés et vers 16h : une colonne de chars arrive et stationne à cent mètres de notre bois. L'étoile blanche et les soldats noirs nous garantissent le made in USA : le 13 avril vers 16h, nous retrouvons la liberté.

Nous nous étions égarés le 12, à l'entrée de GARDELEGEN, où le reste de la colonne fut exterminé dans la fameuse grange incendiée par les nazis le 13 avril 45 (mille cadavres calcinés et 3 survivants dont l'un est de SAINT-CLAUDE).